

LE PÈRE PEINARD



Reflets

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENT, FRANCE	
Un An.....	6 fr.
Six Mois.....	3 fr.
Trois Mois.....	1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR

Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR

Un An.....	8 fr.
Six Mois.....	4 fr.
Trois Mois.....	2 fr.

**Ravachol torturé avant la guillotine. ---
Emeute à Montpellier contre Deibler et sa
cochonnette de mécanique.**

**Grèves d'Amérique : les 170 millions d'un
exploiteur. --- Directeur d'usine fricassé à
coups de revolver.**



Horreurs !

Nom de dieu, par le temps qui court, il est bougrement difficile de savoir la vérité vraie.

Les jean-fesse de la haute lui foutent quasiment toujours un croc-en-jambes.

Ils tournent les choses dans leur intérêt, et ne racontent au populo que ce qu'ils veulent.

A nous de débrouiller le fourbi !

Ce n'est pas toujours de ces plus commodes de démêler la vérité, dans l'embarbouillage de menteries qu'on nous serine.

Ce qui me fait ruminer ainsi, c'est que je pense à l'exécution de Ravachol : nous ne savons pas comment ça s'est passé.

C'est comme je vous le dis, nom de dieu !

Il s'est passé des horreurs que personne n'a connues et il s'en est bougrement fallu de peu, pour que Ravachol ait l'air d'aller à la guillotine la trouille au ventre.

Je viens de dire *ait l'air*, — il n'en aurait eu que l'air, mille dieux ! Mais ça n'aurait pas empêché les journaliers bourgeois de brailler sur tous les tons que le pauvre ami avait cané.

Cette abominable saloperie a raté : malgré les souffrances qu'il endurait Ravachol a été d'une cranerie espantouillante.

Ceci dit que j'explique aux camaros la gredinerie manigancée par les co-

quins de la gouvernance : les crapulards ne voulaient pas que leur victime meure en anarcho.

Pour ça, ils ont utilisé d'un truc abominable : quand on lui en a fait la toilette, on lui a attaché, comme c'est l'habitude, les mains derrière le dos ; mais les cochons ne se sont pas contentés de ça ! Quoique ficelé il eut pu respirer et se mouvoir sans douleur.

C'est ce qu'on ne voulait pas, nom de dieu !

Alors, on lui a attaché les couilles et on a ramené la corde par derrière pour la fixer à ses mains.

De la sorte, y avait plus mèche qu'il bouge sans faire d'horribles grimaces arrachées par la souffrance.

Les jean-foutre avaient compté sans l'énergie de Ravachol ! Leur abominable saloperie n'a pas réussi : le gas a pu se dominer, et ne pas laisser

paraître sur son visage la torture qu'il endurait.

Ce n'est pas tout, cré pétard!

Quand dans la guimbarde les rous-sins l'ont entendu chanter, ils ont voulu le faire taire.

Turellement, Ravachol n'a rien voulu savoir.

Alors, pour lui clouer le bec, ils n'ont fait ni une ni deux : ils lui ont sauté à la gargamelle, et lui ont serré le cou à l'étrangler.

Que pouvait faire le malheureux, ficelé comme un saucisson?...

Bast, rien n'y a fait ! Le gas a continué à chanter *le Père Duchesne* jusqu'au pied de la guillotine.

Hé bien, les aminches, que pensez-vous d'une si infecte sauvagerie ?

Ça soulève le cœur de dégoût, nom de dieu !

Faut vraiment que les bourgeois se sentent bougrement faisandés, pour en arriver à des trucs si dégueulasses.

Puisque j'en suis à jaspiner de la guillotine, je continue :

Eh foutre, c'est pour féliciter les montpelliérains.

Nom de dieu, ils viennent de donner un riche exemple.

Et qui sera suivi, mille bombes !

Ils ont hué le bourreau, et il ne s'en est pas fallu de guère qu'ils ne foutent le feu à la guillotine.

Deibler s'était amené avec sa sale mécanique pour couper le cou à un pauvre bougre qui, déjà condamné à de la prison, a crevé un gaffe pour s'évader.

Ils étaient deux pour faire le coup : Martini et Dexemple.

Tous les deux ont été condamnés à mort, mais sa jean-foutrierie Carnot ayant gracié Dexemple, y en avait qu'un à guillotiner.

Ici, je puis repiquer à ma ruminade du commencement : oui, il est bougrement difficile de savoir le fin mot de tout. Ainsi, les journaloux ont raconté que le populo de Montpellier a rouspété à cause qu'on ne guillotinaient qu'un des deux condamnés.

Sales menteurs !

Le populo n'est pas aussi sanguinaire que vous, bougres de pisseurs d'encre : c'est la grâce des deux qu'il voulait.

A preuve, c'est que quand la guimbarde trimbait Martini, que le populo huait et sifflait, une riche bougresse s'est foutu à gueuler à pleins poumons :

« Lâches ! lâches montpelliérains ! vous ne pouvez pas le sauver et l'enlever ! Tas de lâches ! »

Ohé, les journaloux, m'est avis que

la bonne bougresse s'y prenait drôlement pour demander qu'on ajoute la tête de Dexemple à celle de Martini.

Et plus loin, autour de la guillotine, au lieu de reluquer le coupéret, attendant la vue du sang pour vous donner des émotions, vous auriez rudement mieux fait d'écouter ce qui se hurlait derrière.

Savez-vous ce que vous auriez entendu ?

Des coups de gueule faramineux, nom de dieu ! Des coups de gueule comme le père Peinard voudrait en entendre toutes les cinq minutes :

« A bas Carnot ! A bas Deibler ! A bas la Justice ! Grâce pour Martini ! »

Voilà, mille dieux, ce que gueulait le populo.

Et, s'il n'y avait pas eu la chiée de troubades qu'il y avait, certainement ça ne se serait pas passé si tranquillement.

Sûr, la guillotine eut été chambardée : un bon bougre y aurait foutu le feu, et tous se donnant la main, auraient dansé autour de cette riche flambée une farandole faramineuse.

Tant pis pour le bourreau, si dans le remue-ménage, il avait eu quelques abattis de démantibulés !

Oui, c'est grâce aux troubades qu'il n'y a pas eu d'avaros.

Oh, les jean-foutre de la haute ne barguignaient pas : ils avaient fait charger les flingots, et si le populo ne s'était pas arrêté à temps, ils le mitraillaient carrément.

Ça en a été bougrement près, nom de dieu ! Les trois fameuses sommations qui précèdent la fusillade ont été faites.

S'il n'y a pas eu de massacre, ce n'est pas que les grosses légumes aient cherché à l'éviter.

Ça a tenu à un cheveu que le populo de Montpellier soit massacré comme à Fourmies !

Les fusils Lebel ont raté une belle occase de faire merveille.

Sûrement, Sa Jean-Foutrierie Carnot eut jubilé !

Lui, qui est un lécheur de guillotine numéro un, aurait été dans une joie carabinée, en apprenant que pour guillotiner Martini, on avait troué la panse à quelques douzaines de prolos.

Le grabuge de Montpellier a fini en eau de boudin : Martini a été exécuté et Deibler s'est carapaté sous la malédiction de tous.

Est-ce à dire que Carnot pourra faire son sale métier de coupeur de têtes, sans soulever le dégoût ?

Non, mille charognes !

Le grabuge de Montpellier se re-

commencera ailleurs, — et en plus rupin.

Surtout que les bons bougres pourront ajouter à l'horreur du supplice, l'horreur des tortures qu'a subies Ravachol... et que d'autres subiront peut-être !

Si Sa Jean-Foutrierie Carnot aime le ronflement de la guillotine, le populo n'a pas le même sentiment.

Jusqu'ici, il n'avait fait que maudire tout bas.

Voici qu'à Montpellier, emballés par l'abomination, les bons bougres ont foutu les pieds dans le plat.

Ils ont montré le chemin !

D'autres suivront.

Et la guillotine pourrait bien laisser sa carcasse dans le chabanais.

Ça serait un riche commencement, nom de dieu !



CHAMBARD AMÉRICAIN

Brouf, j'en ai rudement à jaspiner sur la grève de Homestead.

Vous savez, les camarluches, la grande grève au pétrole et à la dynamite dont j'ai déjà dégoisé y a quinze jours.

Elle dure encore, nom de dieu ! Seulement, hélas, ça ne va pas comme ça devrait : elle tourne en eau de boudin !

J'en recause aujourd'hui, car j'ai des choses espatrouillantes à raconter : tellement époilantes qu'il y a de quoi s'en taper le cul par terre. Mais, assez tourné autour du pot, je commence :

Tout d'abord que j'allonge quelques coups de tire-pied au patron, un jean-foutre nommé Carnegie. Mille charognes, il ne pouvait pas être plus chouette baptisé ! Pour être *carne*, y a pas mèche de l'être plus que lui. Oh, vous pouvez faire trois fois le tour du monde, vous ne dégotterez pas de crapule qui puisse lui faire le poil. Les camaros en jugeront par la suite de mon flanche.

Turellement, comme tous les gros exploiters, surtout ceux des Etats-Unis, le Carnegie est un parvenu. En 1845, âgé de onze ans, il débarqua à Pittsburg avec ses parents, des pauvres bougres d'émigrants écossais que la misère avait délogés de leur patelin. Son premier métier fut de porter des dépêches : il gagnait de cinq à dix francs par semaine.

Ohé, les petits télégraphistes, poussez-vous du col ! Carnegie a été des vôtres : et il a aujourd'hui 170 millions dans son bas de laine. Vous le voyez, ça conduit à tout le télégraphe, — s'agit d'être une fielle crapule, de bien voler son monde et de savoir chouiner au besoin.

Je dis donc que Carnegie commença par être télégraphiste ; ensuite il fut employé de chemin de fer ; puis encore, il fit trente-six métiers...

Seulement, dès qu'il eut quatre sous dans sa poche, il voulut les faire valoir : au lieu

de les foutre à la caisse d'épargne, il s'en servit pour exploiter les camarades.

C'était en effet le seul truc pour s'enrichir : on n'amasse pas des millions en s'esquintant le tempérament et en bûchant comme un nègre. Serait-on assez marioles pour faire des journées de trente-six heures qu'on n'y arriverait pas, foutre !

Pour faire fortune, faut être feignasse ! Il faut faire travailler les copains à son profit, leur laisser juste de quoi bouffer et empocher les gros bénéfices.

C'est ce que fit Carnegie. Il fut un exploitateur si féroce qu'en un rien de temps il se trouva proprio de plusieurs sources de pétrole.

C'est y à la sueur de son front et avec le produit de son travail, comme disent les jean-foutre de la haute qu'il en était arrivé là ? Faudrait être cul-cul pour y couper !

Carnegie en était à son premier million !

Mais, sacré pétard, ça ne lui suffisait pas ; il se foutit fabricant de rails, et il manœuvra si bien qu'il est aujourd'hui le plus grand fabricant de rails de la terre.

Ce n'est pas un million, c'est 170, — oui, nom de dieu, 170 millions qu'il a dans son sac !

Vous reluquez d'ici son revenu annuel : le salaud a 7 ou 8 millions à dépenser, — une foutaise, quoi !

Hein, voilà qui représente une sacrée tripotée de pauvres bougres crevant de misère ! En effet, si le revenu de ce salaud était réparti dans le populo à raison de mille francs par tête et par an, ça ferait 7 ou 8 mille bons bougres qui auraient du pain sur la planche.

Cette grosse carne n'est pas un patron : c'est un roi !

Oui, nom de dieu, un Roi !

Un roi de l'Or, foutre, devant lequel le président de la Raie publique américaine se fout à genoux, tout prêt à lui baiser le cul.

Turellement Carnegie se la coule douce : il a un palais à Pittsburg ; il a un palais d'été dans le Sud ; il a un palais dans son patelin d'origine, en Ecosse, et un autre en Angleterre.

C'est principalement en Angleterre que perche le bandit : là il la mène joyeuse et épate les populations par ses dépenses.

Tandis qu'il gobelotte en Europe, là-bas, bien loin, à Pittsburg, ses milliers d'esclaves lui gagnent ses millions, dominés par des contre-coups, — ou mieux des vice-rois.

Carnegie est un roi feignant, nom de dieu ! Sa grande usine de Homestead est près de Pittsburg et occupe 4.000 ouvriers.

Les quotidiens ont raconté que la grève éclata parce que les prolos demandaient de l'augmentation. Menterie, nom de dieu ! Le chambard est venu parce qu'ils n'ont pas voulu subir les diminutions de paye qu'on leur imposait.

D'ailleurs, y avait belle lurette que Carnegie avait donné ses ordres pour qu'on rogne les salaires ; seulement, avant de commencer la guerre, il avait voulu être sûr de la victoire.

Pour ça, il fit fortifier son usine.

Je vois d'ici les camaros reluquer le canard de travers et répéter : « fortifier... fortifier... père Peinard, tu nous cours sur le système : c'est des histoires de l'autre siècle que tes fortifs... »

Faites pas les malins, je vas vous en boucher un coin !

Turellement, les fortifs de Homestead sont bougrement loin de ressembler aux fortifs de Paris : c'est pas des grands murs avec des

talus et des fossés plein d'herbe où que les purotins peuvent roupiller à l'aise, — de même que les jeunesses peuvent s'y becotter sans être effarouchés.

Nom de dieu, non !

Les fortifs d'Homestead ne ressemblent même pas aux grosses tours des nids à hiboux, qu'étaient autrefois le nid des seigneurs, perchés sur la montagne.

Foutre non !

Carnegie est un bandit *fin de siècle*, comme on dit chez les marlous de la haute. Pour lors, il a voulu que ses fortifs soient *fin de siècle*.

Faut vous dire, les aminches que le bague d'Homestead est grand comme une ville. Faut bien, puisqu'il y a 4.000 ouvriers.

Ceci dit, que je vous détaille les fortifs :

Le bague est entouré d'une grande palissade de quatre mètres de hauteur ; et pour vous donner une idée de l'immensité de l'usine, il me suffit de dire que cette palissade a pour le moins une dizaine de kilomètres de tour.

Au-dessus de la palissade, et tout le long, y a quatre gros fil de fer à piquants : vous savez, ces fil de fer hérissés, comme les proprios en foutent autour de leurs champs. Seulement les fils de Homestead sont de la grosse espèce, nom de dieu !

Jusqu'ici, je vois les camaros hausser les épaules et se dire que ça n'est pas espatrouillant : une palissade, quatre rangées de piquants, ça se culbute, cré pétard !

Oui, mais... malheur à qui poserait la patte sur les fils !

En effet, y a de l'électricité qui circule tout le long dans tous les quatre — et d'un bout à l'autre, nom de dieu ! Le prolo qui y toucherait tomberait mort, les pattes en l'air : ça serait pire qu'un coup de foudre !

En outre, de dix mètres en dix mètres, y a des meurtrières dans la palissade : oh mais, ces trous ne sont pas fait pour des fusils ou des canons !

A l'intérieur de la palissade, et toujours tout du long, on a posé deux tuyaux, l'un rempli d'eau glacée, l'autre d'eau bouillante ; quand ces deux tuyaux arrivent à une des meurtrières, ils sont arrangés de façon qu'on tournant un robinet on inonde les assaillants, on les gèle, ou on les cuit à volonté !

Et ces maudits tuyaux portent loin, nom de dieu ! Ils ont autant de force qu'une pompe à incendie.

Hein, les camaros, ça commence à se corser : c'est pas ordinaire des fortifs de ce calibre !

Ce que c'est que le progrès, tout de même.

Et ce n'est pas tout, foutre !

A l'endroit le plus élevé, sur les terrains de l'usine, la direction a fait dresser une petiotte tour Eiffel qui sert d'observatoire. De là, on peut, au moyen d'un gros phare électrique, éclairer tout le patelin autour de l'usine.

De la sorte, les bons bougres peuvent se taper pour faire l'assaut de Homestead et s'en emparer par surprise.

Et voilà, mille bombes, comment ça marche en Amérique !

Au lieu de canonnières, c'est des pompiers qui défendent ce bague infernal.

S'il y avait des photographes, la fête serait complète, — que vous en semble ?

Eh bien, y en a, nom de dieu ! Oui, y a des photographes : on en a fourré dans tous les coins. Ils sont là avec des grosses lampes électriques et leurs appareils sont braqués pour pouvoir photographier illico les gas qui s'approcheraient.

Ensuite, les directeurs de l'usine donneraient ces photographies aux juges qui

n'auraient pas à chercher beaucoup pour retrouver les zigues d'attaque qui auraient tenté l'assaut.

Les camarluches, ne croyez pas que ce que je vous raconte soit un montage de coup ; si rigouillard que ça paraisse, c'est tout à fait véridique.

Mille pétards du diable, ça nous change un brin des grèves à la flan !

Rien qu'à ces préparatifs espatrouillants on sent que la vieille grève est dans le sciau : ce n'est plus la grève, c'est la guerre, nom de dieu !

La guerre sociale, foutre !

La guerre entre patrons et ouvriers, faite comme la vraie guerre : le couteau à la main !

Qui donc l'emportera ?

C'est pas discutable, cré dieu ; c'est sûrement les ouvriers.

Et ça, parce qu'ils peuvent se passer de patrons,

Tandis que les patrons ne peuvent pas se passer d'ouvriers.

Pardienne, avant que les prolos aient définitivement envoyé les singes aux cinq cents diables, il se peut que ceux-ci restent un moment victorieux.

Mais, au lieu de foutre du désespoir dans le cœur des ouvriers, ça doit y foutre une nouvelle cargaison de haine.

Faut que les bons bougres se fassent une raison : c'est toujours par manque d'audace et d'énergie qu'ils sont roulés.

Leur défaite ne peut pas s'expliquer autrement : ils sont les plus nombreux ; ils sont les plus forts ; qu'ils aient de la moëlle, et leurs ennemis seront vivement en marmelade.

Et maintenant que j'ai donné aux camaros une petiotte idée des fortifs inventées par Carnegie et sa bande de larbins, venons-en à la grève :

Je ne dégoiserais pas tout le fourbi par le menu ; je l'ai fait y a quinze jours ; je vas simplement ajouter quelques explications.

C'est à la fin de juin qu'eut lieu la diminution de salaires : d'un coup les directeurs ratiboisèrent 40 pour cent en moyenne.

Les ouvriers y trouvèrent un cheveu, nom de dieu ! Eh bien, bonnes bêtes comme toujours, ils n'auraient pas rouspété si on avait voulu accepter leurs propositions, — c'est-à-dire une baisse de 20 pour cent.

Les exploitateurs ne voulurent rien savoir : ça fut la grève.

Oh mais, une grève tout à fait à la flan, et qui aurait été bougrement mouche sans les provocations patronales.

Tout était calme et inodore quand les bons bougres apprirent que les Pinkerton rapliquaient. Sans perdre une seconde, les gas firent le nécessaire pour empêcher le débarquement dans l'usine.

Pour ça, il fallait foutre en l'air la fameuse palissade des fortifs. Ça fut fait en un rien de temps, du côté du fleuve.

Faut dire qu'à ce moment, les fortifs manquaient de défenseurs : si les Pinkerton avaient pu débarquer, c'est eux qui auraient manœuvré tous les trucs, et l'usine eût été tout à fait inabordable.

Quand les Pinkerton, aux trois quarts esquintés, parlèrent de se rendre, le populo ne voulait rien savoir, il voulait les ecoffier jusqu'au dernier, pour qu'ils ne puissent plus massacrer de prolos.

Les gas marioles, ainsi que les bonnes bougresses, qui étaient en rage de voir leurs

hommes tués ou blessés, étaient dans ce sentiment.

Mais, y avait des chefs, nom de dieu ! Et comme toujours, les chefs étaient des pisse-froids : ils emberlificottèrent tellement la chose qu'on conduisit les Pinkerton à la prison de la ville.

Quoi qu'on va leur faire ?

Y a pas à le demander : dès qu'il y aura un peu de calme, la gouvernance les relâchera, — c'est peut-être déjà fait, nom de dieu !

Et les Pinkerton pourront repiquer au massacre des ouvriers révoltés.

Voilà ce que c'est que de se laisser embobiner par les chefs !

Turellement, quand la gouvernance a vu que ça tournait mal pour les patrons, elle s'est-mêlée de la chose.

Les jean-foutre de la haute avaient espéré que les Pinkerton mâtieraient les ouvriers.

Ils auraient mieux aimé ça ; de la sorte ils ne se seraient occupés de rien, afin de paraître avoir de l'impartialité.

Y avait plus mèche de barguigner : si la gouvernance ne voulait pas laisser la victoire au populo, fallait qu'elle intervienne.

Alors, les grosses légumes ne se sont pas fait prier, nom de dieu !

Dare dare, ils ont fait radiner une foultitude de troubades qui ont occupé tout le patelin. Puis ils ont foutu le grappin sur tous les gas qui avaient eu du nerf dans la bataille et vont les faire passer en condamnation.

Ensuite, on a désarmé les bons bougres : il a fallu que chacun aboule son flingot ou son revolver.

Y avait des bougres à poil qui n'auraient pas voulu que ça se passe ainsi : « Faut aller au devant des troubades, qu'ils disaient, leur jaspiner de quoi il retourne, et les faire rebrousser chemin... S'ils veulent venir chez nous, nous traiter en ennemis, tant pis pour eux ! On les recevra en ennemis... »

Toujours, grâce à ces couillons de chefs, ça a tourné autrement : on est allé au devant des soldats, — mais tout bonnement avec de la musique.

Si bien que maintenant, y en a plus d'un de ceux qui sont au clou, qui s'en mordent bougrement les pouces ! Ils ont le temps de réfléchir sur la gnôlerie d'écouter les chefs.

Une foultitude de bons bougres, avec du poil au ventre, ceux-là, ont décanillé dans les montagnes, bien décidés à dégringoler les roussins et les troubades qui voudraient les enmerder.

Les autres pochetées, embobinés par les Basly et les Lamendin de là-bas, ont appliqué la queue entre les jambes, kif-kif des cabots fouetés, pour remettre leurs armes entre les sales pattes du chef des troubades.

Voilà une chouette grève, qui avait si bien tourné, dans la mélasse.

Qué que ça prouve, les aminches !

Qu'il faut pas de chefs, et que si le populo veut mener à bien ses petites affaires, il doit envoyer dinguer ces crapules. Nom de dieu, on devrait pourtant être fixés : combien de fois le populo a-t-il déjà écopé pour avoir écouté ces jean-foutre de salops !

Dans un patelin, à côté de Homestead, qui s'appelle Idaho, les bons bougres emmerdés par les patrons n'ont fait ni une ni deux :

Ils ont foutu 750 kilos de poudre de mine, — excusez du peu, — sur une roulante de chemin de fer, puis ils ont poussé le tout sur voie inclinée, qui aboutit à leur baigno.

« Ça y est ? » qu'ont gueulé les chouettes zigués.

« Oui ! Lâchez tout. »

Pouf, patarouf ! Nom de dieu, un bruit comme cent mille millions de pétards du diable !

La sacrée cambuse était foutue en l'air comme une merde. Pas une pierre n'est restée sur l'autre.

Comment trouvez-vous le flambeau, les camarlouches ?

Moi, rien que d'y penser, ça me fout autant de kilos de baume sur le cœur qu'il y avait de poudre dans le wagon !

Lorsque j'ai pigé ça dans les quotidiens, le soir, après le boulochage, j'ai commencé à gueuler et à danser, si bien, que j'ai chambardé tous mes ripatons : ils en baillaient comme des philosophes.

Et la mère Peinard m'a engueulé : « Est-ce que t'es maboule, espèce de loufoque, qu'elle m'a dit, de faire du chahut comme ça ? »

Foutre, je lui ai bouché un coin avec un bécot, et lorsque je lui ai expliqué pourquoi j'étais dans la jubilation, nous avons galipété tous les deux.

Ah, nom de nom de dieu, elle était contente aussi, la mère !

Comme derniers tuyaux, y a quèque chose de rupinskoff :

Le directeur du baigno à Carnegie s'était carapaté dans les premiers moments de grabuge, et il n'est rentré que derrière le cul des troubades ;

Il a radiné juste à pic pour se faire salement moucher par un bon bougre.

La vache s'était renouillé dans sa belle turne de patron. De là, il narguait les prolos : c'est ainsi qu'il se collait à la fenêtre pour licher du champagne avec un tas de charognards de son calibre et les galonnards de la milice.

Chaque fois qu'un bon bougre passait, le salaud l'engueulait et se payait sa fiole.

Ça a duré jusqu'au moment où une telle crapulerie a foutu un zigage d'attaque en furie : un riche lieu, Alexandre Berkman, dégouté de voir les copains insolentés par cette vache de directeur,

A voulu faire une fricassée de Frick.

C'était bougrement de saison, nom de dieu ! Frick, c'est le nom de ce salaud d'exploiteur : il est tout simple qu'on fricasse un fricoteur de ce calibre.

Berkman est entré dans sa turne et lui a foutu trois coups de revolver et un coup de couteau.

Sur le moment on a espéré que le directeur était cuit, et voici que maintenant il paraît qu'il en réchappera : y a rien comme la crapule pour avoir la vie dure, nom de dieu !

Le populo approuve le riche coup du frangin.

Jusqu'aux troubades qu'on a envoyé contre les grévistes qui trouvent chouette la fricassade de Frick. Y a un pousse-cailloux qui vient d'écopper salement pour avoir gueulé tout haut dans le camp : « Vive l'assassin ! »

Le colon l'a fait arrêter illico et l'a fait suspendre par les pouces pendant une demi-heure.

Ensuite il lui a fait raser la moitié de la caboche et l'a chassé du camp comme un malpropre.

Voilà qui va faire ruminer les autres, nom de dieu ! Ça leur apprendra à marcher contre le populo.

Voilà comment on les récompense ! Parce qu'ils ont eu la langue un peu bien pendue, on les accroche par les pouces.

N'auraient-ils pas mieux fait de dire « Zut ! » aux grosses légumes et de refuser de marcher contre les ouvriers, qui somme toute sont leurs frangins ?

Pour en revenir au populo, s'il approuve carrément l'exécution de Frick, les chefs, eux, sont furieux contre Berkman. Ces sa-crés pisse-froids avaient promis de filer doux comme des petits agneaux, nom de dieu ! Ça dérange leurs plans.

Les quotidiens disent que Berkman est juif et qu'on le croit anarcho. Peut-être bien qu'il est fou, qu'ils ajoutent.

Si Berkman est juif, tant mieux, nom de dieu ! Ça prouve qu'avec le petit bout on ne lui a pas coupé le poil au ventre.

Sans compter qu'il y a de riches bougres parmi les youtres. En Russie, dans le patelin du bandit Alexandre, les youddis sont rupinskoff. Pour escoffier des policiers y a pas mèche de leur en remonter. Sans compter qu'ils ont donné un riche coup de main pour bombifier le paternel de l'Alexandre actuel.

Que Berkman soit anarcho, ça ne m'étonnerait foutre pas, — vu qu'il a manœuvré comme s'il l'était.

Pour ce qui est d'être maboule, c'est une autre paire de manches. Ces cochons de journaliers croient-ils qu'il faut être maboule pour crever un patron ? Au contraire, nom de dieu, faut avoir la jugeotte bien d'aplomb.

Foutre, des maboules comme Berkman, faudrait qu'on les remue à la pelle, nom de dieu !

LE PROCÈS DES 16 A LIÈGE

Mille pétards, il est bougrement difficile de débrouiller le mic-mac de ce procès qui a duré huit jours pleins.

Tout à l'heure, je viens de reluquer les condamnations, et ça m'a bouleversé.

Je m'attendais presque à de la gnognotte, et voila qu'on sert aux malheureux accusés des condamnations terribles.

Et pourquoi?... Qu'y a-t-il eu au juste ? De la dynamite chapardée en trois ou quatre endroits ;

Quelques explosions : chez des juges, des jurés, des patrons et dans une église.

Mais ces explosions ont fait plus de bouzan que d'effet : elles ont été manigancées plus pour attirer l'attention des jean-foutre de la haute sur la misère du populo, que pour les écrabouiller.

Eh bien, les juges, par des condamnations exagérées, viennent de déclarer qu'ils ne veulent rien savoir de la question sociale. Ils viennent de déclarer qu'ils ne visent qu'une chose : gobelotter ferme, sans être bassinés par les ronchonements du populo.

Sur les 16 accusés, 9 sont déclarés coupables et salés dans les grands prix : les 7 autres sont acquittés.

Les réponses des potirons, qui étaient au nombre de 220, étaient formulées de telle façon que les juges pouvaient, avec deux liards d'humanité dans le ventre, n'être pas trop féroces.

Y avait un minimum et un maximum.

Eh bien, ces vaches-là ont toujours donné le maximum ! jamais la petite dose !

Ils ont été si ignoblement bourriques, que tous, journaliers et avocats, de même

que le populo, qui en foulitude attendait la fin, ont eu des envies de dégobiller.

Voici les condamnations : Moineaux, 25 ans de travaux forcés. — Wolfs, 20 ans. — Beaujan, 20 ans. — Matheysen, 15 ans. — Marcotty, 15 ans. — Lacroix, 15 ans. — Nossent, 15 ans, toujours de travaux forcés ! Haussen attrappe 10 ans de réclusion, et Guilmot, 3 ans de prison et 25 balles d'amende.

Après avoir dégueulé le verdict, le chef des juges prend des petits airs gentils pour remercier les potirons d'avoir salé ferme les gas. Ensuite, faisant sa bouche en cul de poule, il ajoute que si les accusés veulent foirer dans leurs culottes, ils pourront abrèger leur peine.

Moineaux, qui est le zigue le plus rupin, rive le clou au salaud d'enjuponné : « Je ne demande rien à la bourgeoisie ! » Puis, en quittant le palais d'injustice, il gueule à pleins poumons : « Vive l'Anarchie ! »

Le Choléra s'amène !

Nom de dieu, il ne manquait plus que cette sacrée garce de maladie, pour achever la mistouffe du populo.

Maudit choléra, il est aussi infect que les enjuponnés !

Si au moins il ne paumait que les richards !

On le recevrait à bras ouverts, vu qu'il nous éviterait une rude besogne.

Mais comme c'est la misère qui l'engendre et le propage, c'est les pauvres miséreux qui écoppent le plus.

La Russie a subi une terrible famine, aussi le choléra y marche à grands pas à l'heure qu'il est.

A Paris, c'est dans la banlieue qu'il fait des siennes, nom de dieu ! C'est là que le populo mange le plus mal, ... quand il mange, hélas !

Aussi, faut voir Clichy, Saint-Ouen, Saint-Denis, Aubervilliers : les purotins y claquent comme des mouches. Et c'est dans les coins où il y a le plus de salopises empilées, chez les chiffretons, que le choléra fait le plus de galipètes.

Les pauvres bougres de biffins écoppent ferme, nom de dieu !

Par exemple, ils me font chier vert et pêter bleu ces jean-foutre de médecins et de gouvernants quand ils font semblant de chercher le remède contre le choléra.

C'est pour la frime, crédieu !

Les cochons savent mieux que nous que le meilleur des remèdes est de bien se caler les joues.

C'est quand on bouffe des saletés que les boyaux se rongent et s'empoisonnent.

Les birbes de la haute racontent que c'est l'eau de Seine, qui est aussi mauvaise qu'un bouillon de onze heures, qui fout le choléra à ceux qui en lichenent.

Bougres de charognes, je veux bien vous croire ! Mais pensez-vous que c'est par goût que les purotins se noient les tripes avec du sirop de grenouilles ? Foutez-leur quelques chopines de picton sous le pif, —

vous verrez qu'ils ne cracheront pas dessus.

Y a pas à tortiller, foutre ! Le plus chouette des médicaments, c'est de boulotter tous les jours de bons bifteacks et de s'envoyer de bonnes bouteilles de vinasse.

Avec ça dans le coco, on peut faire la nique au choléra.

Ben oui, on sait tous que c'est là le plus galbeux des remèdes, mais on ne l'emploie pas !

Pourquoi, c'est y les moyens qui manquent ?

Non, foutre, les moyens ne manquent pas. Si on entend par « moyens » qu'il y a abondance de bricheton chez les boulangers, des montagnes de bidoche chez les bouchers, et assez de piccolo chez les marchands pour inonder Paris.

Ce qui manque c'est un peu de bons sens dans la cafetière ! On se laisse monter le bobéchon par les richards : ils nous défendent de bouffer à notre faim, et on est assez niguedouilles pour les écouter.

Ils ont foutu le grappin sur tout, nom de dieu, — et ils veulent que personnes n'y touche.

Turellement, ce système abominable aura une fin : quand le populo aura bien faim, qu'il aura les dents bien bien aiguës il se foutra pas mal des interdictions des jean-foutre.

Ils'emplira les tripes, nom de dieu !

Et, foutre, on ne fera que reprendre ce qui nous revient.

Pour lors, on pourra faire trente-six pieds de nez au choléra : y aura pas plan qu'il vienne nous chercher pouille.

Au jour d'aujourd'hui, les riches, avec de sales maladies plein la peau, se font très vieux, parce qu'ils peuvent se soigner, — tandis que le purotin crève avant son temps faute du nécessaire.

Or donc, il suffit de manger son soul pour bien se porter : voilà ce qui faut se foutre dans le siphon.

Et si les richards continuent à nous empêcher de bouffer, tant pis pour eux : c'est eux qui seront mangés !

COUPS DE TRANCHET

C'est pain béni. — Le nommé Dieu est toujours en état de vagabondage : ça ne l'empêche pas de se foutre le doigt dans le troufignon, et de le lécher après, — au lieu de protéger ses amis.

A preuve c'est qu'en une dizaine, des bougres marioles ont barboté :

Primo, une vingtaine de mille balles au canard *La Croix*.

Deuxièmo, à la turne d'une société de filous qui s'intitule du *Vœu National*, tout ce qu'ils ont pu rafler.

Bast, plus on roustira de galette aux dévôts, plus ils seront sûrs d'aller au ciel.

Refileurs de comète. — Nom de dieu, les proprios ne veulent plus avoir d'engeance policière ou magistrale pour locatos. Après les juges et les commissaires, voici que l'infect Deibler est saqué de sa piôle.

Quand donc le populo foutra-t-il congé à toute cette racaille : mais un congé qui ne soit pas amiable, foutre.



Je m'étais pourtant juré, mille bombes, de foutre un abattage pas piqué des vers, à une sacrée bande de filous qui opèrent tranquillement tous les ans à cette saison-ci.

Mais, crédieu, voilà-t'y pas que le riche chabonais qui se déroule en Espagne me force à remettre la partie au prochain numéro. Que les aminches ne rognent pas trop, nom de dieu, ils ne perdront rien pour attendre.

Déjà un gas de patelin m'avait fait relouer dans un canard de la haute le récit des mutineries des campluchards espagnols, suivant à queue leu-leu le branlebas des bonnes bougresses de Madrid, quand le copain Matafuego s'amène à la bicoque un numéro du *Productor* entre les pattes.

Ramon Matafuego, que les camaros le sachent, est un bon petit fieu, qui un jour qu'on voulait l'expédier à la Havane se tirefluta de l'armée espagnole, pour ne pas s'exposer à foutre des pruneaux en plomb dans la peau de ses frangins, les turbineurs révoltés.

Et, nom de dieu, il en a vu de toutes les couleurs ! Après avoir bouffé des côtelettes de vache enragée plus souvent qu'à son tour ; après être passé des jours sans pain, faisant de bric et de broc le contrebandier ou le cheminot, il est enfin tombé par chez nous : pour se foutre un croûton sous la dent il casse des cailloux sur les routes, kif-kif à biribi, milliard de foutre !

« Buenos dias, vieux, qu'il me dit en tendant la cuillère, come se la pase usted ? Adelante ! Ça ronfle ferme tras los montes. Cogne de dios, les *escargots* te font voir du bois qu'ils se chauffent ? Mire-moi ce périodico.

— Qu'es aco, ton périodico, que j'y fais ? L'emmerdant c'est que je m'entends à ton foutu charabia comme un chien à chanter vèpres. Enfin, tu vas me dégoiser de fil en aiguilles ce qu'il y a sur ton papier noirci. Pour ta peine tu licheras un verre de vin blanc, mille dieux ! »

Et illico, pendant que la ménagère amène un demi-pot et trois verres, le gas se fout à jabotter de l'émeute d'Almería, et de celles de Tabernas, Eugas, et autres diables de pays dont je ne me rappelle pas les putains de noms.

Partout, nom de dieu, les campluchards et ces dames des halles font un pétard des cinq cents diables contre les octrois et les impôts nouveaux ; les bicoques des octroyeurs et même les galbeuses turnes des grosses légumes, directeurs et sous-directeurs, flambent comme un vrai bol de punch.

Du coup, les alcades canent que c'est un vrai beurre, macarel de sort!
Cré bon dieu de merde, ils ont le sang chaud et de la logique plein la caboche, les bons bougres de l'autre couchta des Pyrénées. En France, pour arriver au même résultat, on s'amuse à voter, — comme des couillons qu'on est.

C'est pourtant une vraie chérie ces cochons d'octrois ! Douanes intérieures qu'on a tant maudites avant 93... Et quatre-vingt-treize est passé dessus, ne faisant que les débaptiser. Et foutre, je vas me fendre de deux mots d'histoire pour dire qui nous a laissé ce chameau d'héritage : Autrefois, y a longtemps, bien longtemps, à l'époque des seigneurs féodaux, c'était pas tout à fait comme au jour d'aujourd'hui. La vache noire et le mirifique télégraphe n'avaient pas raccourci les distances. Y avait même pas de routes pavées, nom d'un foutre ! Rien que des sentiers de chèvre, d'épaisses forêts et sur la colline le château fort où perchait le tigre de seigneur, avec ses basses fosses, ses carcans, ses oubliettes : tout un fourbi de misère et de mort.

Des foires et des marchés, pas plus que de poules à la broche, dans la chaumière du pauvre chien de serf ! Le temps du Louvre, du Bon Marché, du Printemps, et autres boîtes d'accapareurs était bougrement loin, nom de dieu. A peine quelques marchands ambulants, comme il en radine encore de Saint-Gaudens et de l'Ariège : des types qui transportaient à patte ou à dos de mulet, leurs bricoles de patelin en patelin. C'est sur ces pauvres bougres que les nobles habillés de fer tombaient à bras raccourcis pour leur chaparder picaillons ou marchandises.

Eh, oui, nom de dieu, les seigneurs rançonnaient les marchands ; tout comme ils rançonnaient les paysans, sur lesquels ils prélevaient dîmes, champards, corvées, — et tout le tremblement, cré coquin !

Voilà l'origine de ces fameux octrois que les Espagnols chambardent si chouette-ment : établis par les brigands de seigneurs qui faisaient payer le passage sur leurs terres, acceptés forcément par les pauvres diables, ils se sont perpétués, — malgré 93 ! malgré le raccourcissement des nobles ! Et c'est leurs salauds d'héritiers, les bourgeois qui en ont le profit.

Un moment, à la Révolution, le populo foutit bien le feu aux barrières, mais elles furent rétablies dare-dare : les bons bougres se laissaient trop emberlificoter par les riches...

Voilà ce que m'expliquait naguère un anarcho plus instructionné que bibi. Et après tout, foutre, que ce soit comme ça ou autrement, le fait est qu'ils existent, nom de dieu, et qu'ils font bougrement ronchonner les gas de la campluche, et aussi ceux de la ville.

Ohé, les jean-foutre de l'Aquarium, quand donc le populo souverain vous a foutu dans les pattes une procuration pour maintenir une cochonnerie pareille ?

Et vous, les culs-terreux, qui avez sa-

lement soupé de ces machins, serez-vous toujours assez daims pour compter sur les fariboles d'un candidat dépoté, vous promettant de les foutre les quatre fers en l'air ?

Les campluchards espagnols font flamber cahutes et registres, et tonnerre, faut croire que les gas de la ville ne leur marchant pas un coup de main.

Nos pères, les Jacques de 89 et 93 n'agissaient pas autrement, nom de dieu ! En même temps qu'on foutait la Bastille cul par dessus tête, partout mille bombes, on chahutait ferme les guérites d'octroi.

Aujourd'hui, vietdaze, la température de notre sang a baissé de 100 degrés : c'est pas le sang rouge des Bagaudes qui remplit nos veines, — c'est du sang de navet, nom de dieu !

Y a pas pourtant à chercher par quatre chemins : comme les bons fieus d'Espagne nous gueulons : « A bas les octrois ! »

Se gourre-t-on au point d'espérer les démolir à coups de torche-culs électoraux ? comme ces couillons de la Bible qui foutaient les murs de Jéricho par terre en jouant de la trompette.

« Vois-tu, vieille crapule, m'a dit Matafuego, en me quittant, c'est pas parce que j'ai fait le contrebandier d'allumettes chimiques, foutre non !... mais si les paysans français s'encroûtent à voter à perpète, pour en finir avec les impôts, — faudra croire, carambo, que mes pays n'ont pas tout à fait tort, en les appelant *Gavachos*. »

Le père Barbassou.

CHASSE AUX ANARCHOS

A Paris, la rousse fait un fouan des cinq cent diables, avec un complot qu'elle aurait découvert.

C'est de la fumisterie, nom de dieu !

Mais ça a permis de foutre au ballon quelques zigues d'attaque.

Ainsi, j'ai appris de bric et de broc que ces derniers huit jours y a eu une belle demi-douzaine d'arrestations, — et toutes sans plus de raison les unes que les autres.

Celles qui ont fait le plus de pétard, ce sont celles de Parmegiani, de Dufournel, un déserteur, et d'un alboche dont les marchands d'injustice ne peuvent pas arriver à dégotter le nom.

Le plus rigolot, c'est qu'ils prétendent tenir Parmegiani et qu'ils n'en sont pas si sûrs qu'ils le disent : le gas qu'ils ont paumé proteste.

Hé bien, mais, et le truc de l'antropométrie ? Parmegiani, qui est un italgo expulsé de France, a passé à la mesuration trois ou quatre fois. Si le fourbi est si épatant qu'on le dégoise, pourquoi ces lambinages ?

Ben oui, mais voilà le hic ! L'antropométrie c'est du battage grande largeur : ça sert tout bonnement à faire vivre grassement quelques douzaines de roussins feignasses. En outre, avec l'antropométrie on monte le job aux types foutus au clou : « Pas la peine de cacher votre blase, on le trouvera... » Et le couillon émotionné, casse le morceau, dégoise sa petite histoire qu'on n'aurait pas sue sans son bavardage.

Mais j'en reviens au Parmegiani de la rousse.

Il paraît que le copain a quitté Londres pour venir faire des explosions à Paris.

Or, la mouche nous raconte que Parmegiani s'est embarqué sans presque un rotin et avec un petit baluchon de dynamite sur le dos.

Vrai, c'est des histoires de radoteuses !

Je ne gobe pas qu'un gas mariole s'embarque sans biscuit ; qu'il emporte deux sous de dynamite dans sa poche ; et qu'il vienne en sortant du train cogner à la lourde d'un camaro chez qui il pioncera une nuit, sans savoir où giter après.

Non, non, faudrait être jean-jean jusqu'à la gauche ! Le gas que la rousse a foutu au ballon n'est pas Parmegiani.

Parmegiani est un frangin de Pini : il sait que le pognon est le nerf de la guerre, et qu'il n'y a rien à entreprendre si on n'a pas des monacos dans sa profonde.

Autre chose encore : il sait parfaitement que Londres est farci de mouchards, et que conséquemment les réfugiés ne peuvent pas lâcher un pet sans que la gouvernance soit avertie. Donc, il n'est pas assez ahuri de Chaillot pour radiner dans la capitale, s'y faire piger kif-kif une mouche dans une toile d'araignée....

Oh là là, je m'arrête, j'en finirais pas si je jabottais toutes les sornettes que débitent les journalisteux !

Ainsi, ils disent que Placide Schoupe a radiné aussi à Paris, de même qu'Agresti. Que pour le 14 juillet, histoire de voir les illuminations, Francis et Meunier ont poussé une balade boulevard Magenta !

En province y avait encore des camaros tenus au ballon pour l'association de malfaiteurs.

Les derniers viennent d'être lâchés.

Je dis les derniers, sans trop savoir, car avec les bourriques de l'injustice, il se peut fort bien que dans quelque trou, y en ait encore.

A Roanne, y avait une demi-douzaine de chouettes zigues au clou, on s'est décidé à les lâcher.

A Cherbourg, Lespalier, un riche fieu, a moisi un sacré temps en prison : il est sorti y a juste une quinzaine.

Nom de dieu, faut encore que je serine ce que j'ai déjà jacassé : y a pas de pire association de malfaiteurs que celle des jean-foutre de la haute.

J'ai raconté qu'un chouette fieu de Brest, Sevré, a été condamné à un mois de clou avec application de la loi Bérenger, pour avoir écrit une lettre à un jugeur.

L'accusation était tellement mouche que les enjuponnés n'avaient pas osé lui en toutre davantage.

Ça n'a pas contenté l'avocat bêcheur : il vient d'en appeler à *minima*, comme on dit dans l'argot des marchands d'injustice. C'est donc comme si Sevré n'avait pas été jugé.

Il va repasser à Rennes, et il a des chances pour être fadé salement.

Cré pétard, c'est justement quand je fous le dernier coup de non à mes flanches que passe en condamnation, le jeudi, à Paris, Durey, le copain ex-gérant du Père Peinard.

Y a pas plan de jaspiner de sa jugerie cette semaine.

Kif-kif pour le procès de Versailles : le chapardage de la dynamite de Soissy.

Dans ce procès, y a comme témoin l'inévitable mouchard Chaumartin. C'est lui qui a cassé tout le morceau : les accusés n'avaient

rien avoué, y avait contre eux aucune preuve: c'est Chaumartin qui tout gentiment a raconté tout ce qu'il savait... et même ce qu'il ne savait pas, nom de dieu!

D'ailleurs, pour qu'il n'y ait pas de doute, voici le résumé de sa dénonciation :

« Ravachol était à déjeuner chez moi, lorsque Faugoux arriva. Il raconta à Léon qu'il connaissait le moyen de se procurer de la dynamite et que, s'il avait quelques camarades dévoués, il tenterait le coup.

« Aussitôt Ravachol déclara vouloir en être et voulut des explications; pour les faciliter, Faugoux fit un petit croquis de l'endroit où étaient déposés les explosifs; puis, il ajouta que quelqu'un serait à la gare de Lyon pour remettre aux camarades de l'expédition outils et argent.

« Ravachol partit avec lui. Le lendemain, à cinq heures, ayant pris en route deux camarades, ils prirent le train à la gare de Lyon et descendirent à une petite station avant Soisy, à Viry-Châtillon. Ils partirent tous quatre, très gais, m'a raconté Ravachol.

« En route, ils rencontrèrent deux gendarmes que Ravachol proposa de tuer; ce fut Faugoux qui l'en empêcha. Arrivés à l'endroit désigné, ils firent sauter une première balustrade; puis pénétrant dans un petit enclos, au milieu duquel était une mesure dont ils forcèrent la porte, ils prirent tout ce qu'ils purent et ils étaient tellement chargés qu'ils marchaient à peine. Comme il restait encore des explosifs, Ravachol voulut mettre le feu à la cabane pour tout faire sauter et que l'on crût à un accident. Les camarades l'en empêchèrent.

« Ils reprirent tous ensemble le train. Ils étaient tellement chargés qu'à plusieurs reprises des cartouches tombèrent dans le wagon.

« Quand ils furent presque en gare de Paris, Faugoux, qui craignait d'être arrêté — il était en rupture de ban à cause d'une condamnation pour le Père Peinard — déclara ne pas conserver sa charge.

« Ce fut Ravachol qui la prit et en fit un paquet qu'il portait en main. Quand il passa près de l'employé, il lui tendit de sa main gauche toute chargée son billet, tandis que de la droite, il tenait son revolver, en cas d'alerte.

« Ils portèrent, d'abord, toute la charge à l'île Saint-Denis, où habitait alors Ravachol. »

Quand le mouchard Chaumartin eut dégueulé tout son sale boniment qui expédiait les camarades au bagne, et ça, en grande vitesse! le juge instructeur fit amener les prévenus.

Chaumartin désigna Faugoux : « Je le reconnais parfaitement... » qu'il dit.

Turellement Faugoux ne voulait rien savoir. Et Chaumartin de prendre ses airs de mouton et d'ajouter :

« Voyons, je suis Chaumartin! J'ai tout dit!

— En ce cas, pas besoin de nier! » répliqua Faugoux. Le fouille-merde lui colla sous le blair la dénonciation de Chaumartin :

— C'est exact en ce qui me concerne, ajouta Faugoux. Tant qu'à livrer ou nommer un seul de mes camarades, y a rien de fait. On pourrait me couper la tête, je ne parlerai pas. »

On ne lui coupera pas la cabèche, nom de dieu! Mais, grâce au mouchard Chaumartin, on l'enverra se laver les pieds à la Nouvelle.

C'est donc mercredi que la jugerie a commencé à Versailles :

Tout autour du palais d'injustice on a empilé des foulitudes de troubades; y en a aussi au fond de la salle, baïonnette au canon. Ça c'est pas trop mouche, au moins les pioupiou pourront assister au procès.

Faugoux, Chalbret, Dronet et Etiévant sont amenés; ils ont l'air de ne pas se faire trop de bile et de prendre leur mauvais sort comme il vient.

Quand le chef des juges veut interroger Etiévant, le copain refuse de se lever.

« Pourquoi ne vous levez-vous pas? lui demande l'enjuponné.

— Pourquoi, répond Etiévant, restez-vous assis vous-même?

— Parce que je suis magistrat.

— Moi, monsieur, c'est parce que je suis accusé!

Vous dire que le chef du comptoir en était tomate, c'est du superflu, nom de dieu!

Là-dessus, on a suspendu la représentation; l'avocat d'Etiévant voulait lui en faire rabattre: ça n'a été peine perdue.

Les camarades, faut que je pose ma chique: tout ce que je puis ajouter cette semaine, c'est qu'on interroge Faugoux et que le copain réplique crânement!

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Mercredi, samedi et dimanche à huit heures 1/2 du soir, rue Oberkampf, 104, aux Grandes Caves.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, l'*Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Le groupe de Levallois se réunit tous les samedis à 8 heures 1/2, salle Mézerette, 86, rue Gravel. Tous les travailleurs sont invités à discuter avec nous, les théories humanitaires.

— Groupe de propagande anarchiste, tous les samedis à 8 heures 1/2 du soir, salle des Grandes Caves, rue Oberkampf, 104.

Le dimanche, même salle et même heure, soirée.

— Les *Révoltés*, groupe d'action, invite tous les socialistes, sans distinction d'école, à venir discuter avec eux, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, maison Boutillier, 93, rue Bolivar.

— Groupe anarchiste du XX^e, tous les jeudis, rue des Couronnes, 28, maison Sergent, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : Organisation de conférences.

— Tous les compagnons qui sont d'accord pour l'organisation du groupe de propagande par les conférences sont priés de se réunir tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez Boutillier, rue Oberkampf, 93.

— A partir du mercredi 3 août, les Libétaires de Paris se réuniront salle Georget, 38, rue Aumaire, à huit heures et demie du soir.

Conférence par la citoyenne Noël Bertier, sur l'Anarchie et les Anarchistes.

Entrée facultative.

Saint-Denis. — Tous les compagnons sont convoqués pour le samedi 30 juillet, à huit heures et demie, à la grande soirée familiale qui aura lieu chez Masonnaud, rue Moulin, 9, à la Porte de Paris, à Saint-Denis.

Maromme. — Tous les copains sont invités à la soirée familiale, qui aura lieu le dimanche 31 juillet, chez Cheymol, place de la Demi-Lune.

Ordre du jour : Causerie, chants et poésies révolutionnaires.

Aubin. — Le groupe « les Watrineurs de l'Aveyron », se réunissent tous les dimanches à 8 h. 1/2, salle Judith, au Gua, et invitent tous les opprimés à venir discuter leurs idées.

Les camarades qui pourraient disposer de brochures sont priés de les envoyer, pour aider à la propagande.

Reims. — Réunion tous les dimanches à 3 heures, au local convenu. Les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolution* sont cordialement invités.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste révolutionnaire se réunit tous les mardis soir, à huit heures et demie, salle Brau, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.

Les copains qui pourraient disposer de quelques exemplaires du numéro un du Père Peinard (22 février 1889) seraient bougrement chouettes de les renvoyer à l'administration, 4 bis, rue d'Orsel.

PETITE POSTE

U. Nantes — C. Thizy — P. Reins — C. Villefranche — B. Gatelière — R. Lille — P. Luxembourg — F. J. Grenoble — D. Lodève — B. Le Mans — C. Blanzay — D. Pondevaux — M. Gaillon — C. Courcelles — B. C. P. Commentry — T. Salon — G. Orléans — V. Lyon — B. Arest — G. Brest — S. Toulouse — G. St-Nazaire — B. St-Crépin — R. Romans — H. Lens — E. Salon — A. Damery — R. Lille — M. Angers — C. Reims — G. Trélazé — P. Châlons. — Reçu galette, merci.

— Les compagnons sont priés de ne plus rien envoyer au groupe l'*Inflexible* de Rabastein, le groupe étant dissous. Adresser dorénavant lettres et communications au compagnon Henri Camalet, gniaif à Mascara, province d'Oran.

Camalet demande à Bordat s'il a reçu lettre, attend réponse. — Il demande aussi l'adresse de Ricard, Crozet et Cou-Tors.

Impur. — Envoie par la poste, mais rien que les n^{os} I. — Pour ce dont tu te plains, laisse pisser le mouton: c'est pas par plaisir!

P. Terrenoire. — Envoie, ça passera.

— Le compagnon Andrau, de Terrenoire, demande au copain C. M., de Macon, s'il n'est pas mort. Il y a deux lettres sans réponse.

Villageois, provincial. — Reçu ta babil-larde, t'es bougrement grincheux, nom de dieu, quoique ça j'en collerai un bon bout dans le caneton un de ces jours. Merci des trois balles.

Mercier, Angers. — Quatre lettres ont été écrites aux camarades de Nantes, avez-vous reçu!

Que les copains qui ont envoyé des tuyaux de province acceptent un plein panier d'excuses: y a du débordement!

L'imprimeur-Gérant: A. GARDRAT

Imprimerie spéciale de Père Peinard.
4 bis, rue d'Orsel, Paris

GRAS ET MAIGRES !



Les deux bouffis ont larbins, calèches, châteaux et boustifaille à s'en faire péter la sous-ventrière. S'ils sont si gras, c'est qu'ils ont volé le pauvre monde et qu'il y a des crève-la-faim plein les chemins !